

## Géographie et Emotions

Julien Rebotier, post-doctorant INRS – UCS  
[jrebotier@hotmail.com](mailto:jrebotier@hotmail.com)

Depuis le début des années 1970, dans différents domaines des sciences sociales, on constate une prise en compte grandissante des émotions comme socialement contingentes et non pas simplement extérieures au fait social (Rugierro *et al.*, 1998 ; Turner et Stets, 2005 ; Tudor, 2007 ; Fernandez et al., 2008). Les géographes, anglo-saxons pour la plupart, contribuent plus tardivement à cette tendance, notamment en prenant pour objet la peur – du crime ou de l’insécurité – mais aussi, plus récemment encore, l’espoir (Pain et Smith, 2008 ; Pain, 2009). Pour autant, le succès contemporain des thématiques liées à l’insécurité ne doivent pas faire oublier des approches de l’espace qualifiées d’humanistes, comme celles de Yi-Fu Tuan (1974, 1979), ou plus tôt encore d’Eric Dardel (1990 [1952]) avec son concept de « géographicités » en rupture avec la tradition de la géographie régionale « à la française » qui suit alors les principes de Vidal de la Blache. Les approches plus humanistes ont été relayées en France – et souvent « politisées » – par les géographes sociaux et culturels de la perception, des représentations et de l’espace vécu (Frémont, 1976 ; Di Méo, 1991). En tout état de cause, le rapprochement spécifique des émotions et de la géographie francophone ne suscite pas de vif intérêt.

Cette note épistémologique et méthodologique a pour ambition de réfléchir humblement aux principaux courants, aux limites et aux défis, particulièrement en géographie mais sans pour autant négliger les autres disciplines de sciences humaines et sociales, qui se présentent à l’endroit de l’analyse ou de la prise en compte des émotions. En plus d’être un point partiel, ce texte est aussi partiel, l’occasion de réfléchir à travers l’écriture, « à plume haute », à la manière d’une discussion à distance. Du fait des nombreuses questions ou interrogations soulevées, les réponses, par l’intermédiaire de la section « notes épistémologiques et méthodologiques » du site du laboratoire VESPA (<http://www.labovespa.ca/>) sont bienvenues.

L’organisation de nos réflexions prend la forme de trois grands ensembles :

### 1. Lecture épistémologique :

Après la définition des émotions et leur articulation à la géographie, on reviendra par des considérations plus épistémologiques sur le poids de l’objectivité et de la rationalité en géographie classique (et plus largement dans les autres sciences humaines et sociales) face à la constitution de l’individualité comme sujet d’étude. On soulèvera finalement un problème récurrent pour les sciences humaines et sociales : l’individu et la subjectivité, en se penchant particulièrement sur la manière dont la géographie y répond.

### 2. Ecoles, courants, postures :

Au terme de ce paysage plutôt épistémologique et privilégiant la géographie, nous poursuivons sur le développement d’un champ de la géographie consacré aux émotions, assez nettement anglo-saxon, en mettant en avant les caractéristiques et les implications que recouvrent les

émotions pour cette géographie et en soulignant la richesse d'une lecture des émotions comme construction sociale.

### 3. Aspects pratiques, méthodes, limites et perspectives :

Enfin, un troisième cycle posera des questions plus prosaïques de méthodologie destinées à répondre aux problèmes ou possibles écueils soulevés dans l'approche des émotions par les sciences humaines et sociales, et, éventuellement, par des pistes de problématiques qui semblent pertinentes ou plus actuelles.

## 1. Lecture épistémologique

### 1.1. Définitions et articulations des émotions à la discipline géographique

Les émotions provoquent un changement d'état dans le monde du vivant. Elles sont différentes d'une part des sentiments qui relèvent du domaine de l'intellect et de l'intuition et qui n'entraînent pas de réactions ; et d'autre part des sensations, qui sont la conséquence d'une confrontation directe et physique à un stimulus (froid, chaud, tendre...).

Les causes des émotions sont à la fois intérieures et extérieures au sujet. Elles sont liées au relationnel et sont nécessairement situées, inscrites dans un contexte social et politique, dans une dynamique et dans des rapports (culturels, de domination, de soumission, de reconnaissance, de pouvoir...). Elles sont donc aussi différentes des affects, qui définissent un ensemble de mécanismes psychologiques, plus immédiats, plus impétueux, aux ressorts plus individuels, et souvent opposés à l'intellect.

Pour autant, les émotions sont éprouvées physiquement et psychologiquement, et ont des conséquences réelles et concrètes, matérielles et / ou intangibles, sur l'espace social (collectif) et sur l'expérience de celui-ci (l'individu dans l'espace social). Elles sont médiatisées par une série de caractéristiques individuelles et collectives. Enfin elles définissent un changement d'état, donc un processus en évolution constante.

En parallèle de ces quelques précisions sur les émotions, leur définition et leur articulation au monde social, repassons quelques concepts de la géographie sociale et culturelle qui pourraient y être liés :

- Les représentations socio-spatiales sont des constructions sociales ou individuelles de schémas pertinents du réel. Elles ont du sens dans un contexte. Elles permettent de rendre compte de l'organisation de l'espace et font référence à des valeurs individuelles et collectives. Un espace est socialement signifié, chargé d'affectivité et de symboles. Antoine Bailly définit la géographie des représentations comme celle qui, partant des individus et de leur subjectivité, utilise les processus cognitifs pour expliquer attitudes, comportements et pratiques spatiales (Bailly, 2003). Or pour nombre de chercheurs, les émotions sont à la fois biologiques et cognitives (d'après le dictionnaire des sciences sociales).

- L'espace vécu correspond à une appropriation ainsi qu'à une transformation de l'espace à partir de l'expérience d'individus... forcément socialisés. Trois types d'espace sont alors distingués. L'espace tel qu'il est perçu porte la marque des codes culturels et des idéologies de son observateur. Selon ce courant de la géographie, il n'existe pas de perception pure et objective de l'espace. Il existe des représentations du réel plus ou moins déformées par les filtres des regards individuels et sociaux. L'espace de vie correspond à l'espace des pratiques de l'individu. Enfin, l'espace vécu correspond à la manière dont chaque individu (avec sa part d'imaginaire, les déformations qui viennent de sa culture ou du groupe social auquel il appartient) se représente son espace de vie. L'espace vécu exprime « le rapport existentiel que l'individu socialisé (donc informé et influencé par la sphère sociale) établit avec la terre » (Frémont, 1976). On assiste au tournant des années 1980 à l'avènement d'une géographie – francophone – plus sensible aux sujets et à même de révéler les consciences collectives.

Après ce détour par la construction de l'espace social et par les représentations, on souligne le fait qu'émerge une dialectique incessante entre processus de reconstruction individuels et socialisation des individus. L'espace social, individuellement vécu, représenté, pratiqué... l'est aussi inévitablement sur des bases collectives. La démarche du géographe s'apparente à un constant va et vient entre un référentiel égocentré et un référentiel extérieur. Avant de traiter de l'articulation individu – collectif autour des émotions, on revient dans l'immédiat sur l'évolution épistémologique de la géographie quant à la place faite à l'individu ou au subjectif sur la base d'exemples thématiques comptant parmi des approches moins structurantes.

## 1.2. De l'empire de la raison à l'emprise des émotions

*Des certitudes et du pouvoir de la raison...*

Si l'on observe la production scientifique sur la marginalité et la pauvreté au milieu du XXe siècle, on distingue trois postures appartenant à un même paradigme de rationalité :

a) Dans les années 1960, certaines approches sociologiques des bidonvilles et quartiers populaires d'Amérique Latine voient les pauvres comme irrationnels car réagissant par l'émotion à des conditions objectives extérieures (Portes, 1972 ; pour une illustration : Szulc, 1965).

Dans les 4 schémas des motivations de l'action de Weber (Rationalité utilitaire ou instrumentale – Rationalité morale ou altruiste – Action émotionnelle – Action traditionnelle), l'action motivée par l'émotion ou par la tradition n'est pas rationnelle. Elle relève de déterminants propres, impulsifs ou spontanés lorsqu'elle est motivée par l'émotion ; et d'un encadrement hérité sur lequel l'individu a peu de prise lorsqu'elle est motivée par la tradition (Weber, 1965). La rationalité n'est pas l'émotion. Les pauvres sont faibles et gouvernés par des émotions faites de changement et d'impulsion. Dans ce cadre, la pauvreté est une inadaptation liée à des caractéristiques individuelles : une faiblesse (dénoncé par Portes, 1972).

⇒ L'émotion est la marque de la faiblesse, irrationnelle, animale, non-civilisée. Les pauvres sont une anomalie du schéma du progrès (type Rostow), anomalie vouée à se résorber.

b) Une lecture culturelle essentialise leurs faiblesses et stigmatise des « sous-cultures » que l'on croit stables et isolées de leur environnement. Pourtant, Oscar Lewis pointe un processus d'adaptation et décrit la culture de la pauvreté comme une soumission des pauvres à un fonctionnement et des hiérarchies sociales. Cette « culture de la pauvreté » se traduit aussi par une transmission et une incorporation de valeurs et d'habitudes qui font office de mécanismes d'auto-défense (1965). C'est donc faire preuve d'une certaine ouverture à un environnement, à des contingences sociales.

⇒ La dérive culturelle de l'interprétation de la marginalité n'est pas homogène et laisse place à une lecture écologique, qui ne se contente pas d'essentialiser la pauvreté et ses caractéristiques (Lewis, deuxième moitié des années 1960).

c) Outre les dérives de l'interprétation individuelle et culpabilisante, et au-delà de la lecture d'une construction culturelle collective (et assez difficilement dépassable) par Lewis, certains avancent des interprétations structurantes présentant les pauvres comme objets d'une série de facteurs externes précipitant leur situation (sorte d'économie politique écrasante et de laquelle ils seraient prisonniers).

⇒ Les individus seraient inanimés et subiraient. C'est la veine des tenants de la théorie de la dépendance, notamment développées en Amérique latine.

Ces trois postures (individualiste, culturaliste et structuraliste) sont en jeu dans les années 1960, dans un contexte de forte normativité, de certitude et de croyance dans le développement. Malgré ces positions idéologiques très différentes, les paradigmes déterministes de la rationalité font l'unanimité.

*...à l'incertain et au règne de l'émotion*

Avec le temps, il est clair que la pauvreté ne se résorbe pas avec la croissance, et des limites environnementales se posent (Ex. 1972 : *Limits to the growth*), la crise urbaine survient (années 1980 pour l'Amérique latine), la raison comme valeur cardinale s'effrite, et l'on passe progressivement dans un régime de l'incertain et du doute où raison et positivité s'amollissent. Ces « régimes de pensée » se traduisent dans les approches scientifiques.

Dans l'étude sur les risques, par exemple, la prise en charge du seul aléa n'est plus satisfaisante pour réduire les dangers. On se tourne progressivement – bien que difficilement – vers des études de vulnérabilité. L'un des principaux blocages de la géographie classique consiste à croire que tout ce qui a trait à l'espace peut être expliqué objectivement.

L'affect et le régime de l'émotion (la peur) deviennent « raison d'agir ». Ils changent de statut. La réalité n'est plus systématiquement lue à l'aune d'un utilitarisme calculeur unanimement reconnu. Des philosophes et sociologues reprennent ces évolutions (Beck, 2003; Innerarity, 2007) et les posent comme un changement profond de la société. Ce cadre est important à poser, car si l'on peut supposer que la peur ou la joie, l'espoir ou le désespoir n'ont pas d'âge, leurs conditionnements (*drivers*) et leurs implications sont eux contingents. Ils font sens socialement. Ils sont donc « situés » et leurs statuts (leur place dans la société) changent.

En changeant d'approche et de paradigmes dominants, les « sans voix », les « invisibles », tous les pauvres et marginaux ; mais aussi les « émotions » et autres « sujets » jusqu'alors illégitimes et / ou disqualifiés émergent et gagnent un intérêt certain parmi les travaux de sciences humaines et sociales qui s'ouvrent à de nouvelles sensibilités (sous la forme de *post-colonial studies*, *subaltern studies*, *postmodern studies*, avec la fin des métarécits structurants...). En partant de ces cadres en recomposition, on s'attachera pour la suite à explorer la redéfinition de la place de l'individu parmi les approches, les objets d'étude et dans les pratiques des sciences sociales, notamment de la géographie.

## 2. Ecole, courants, postures

### 2.1. De l'individu au contexte

Les émotions ne sont pas spontanées. Elles sont « liées au relationnel » et leurs causes sont à la fois extérieures et intérieures. Dans la mesure où nous nous plaçons dans le champ des sciences humaines et sociales et non dans celui des sciences de l'individu, on ne se focalisera pas sur leurs déterminants psychologiques individuels. Les émotions ont un contexte. Elles ne sont pas universelles ni ne peuvent être essentialisées. Bien qu'individuellement ressenties, elles sont socialement construites et c'est sur ces contingences qu'il faut se pencher.

*Avant d'élargir aux approches écologiques, revenir sur la dérive de l'individualisme*

L'individualisme méthodologique dans les sciences humaines et sociales est à notre sens une erreur ontologique. De plus, c'est une aberration perpétrée sur des principes idéologiques que nous ne partageons pas. Le lien toujours très fort, par exemple entre économie (économétrie) et psychologie pour tenter l'explication de comportements économiques en est une illustration flagrante. Des évolutions récentes sont à noter en sciences économiques. Mais bien qu'il amène à prendre des précautions avec la « rationalité maximisatrice » et le déterminisme de l'école de Chicago, le recours à la psychologie ne met pas fondamentalement en question le postulat des logiques individuelles.

En effet, des courants importants dans le *mainstream* des économistes, comme le *Behavioural Economics* (Akerlof et Shiller, 2009), poussent à prendre en compte les « esprits animaux » - catégorie de l'âge classique - dont Keynes parlait déjà dans les années 1930 (Keynes, 1936). Il s'agit là « d'inoculer » une dose « d'irrationnel », de « non-civilisé », de logique individuelle propre à chacun dans l'explication des comportements économiques. Ainsi, on vise à être plus « proche » de la réalité (au passage, on s'inscrit à nouveau avec cette terminologie dans un paradigme de la rationalité qu'Akerlof et Shiller prétendent combattre). Or, pour Keynes, les logiques, émotions et autres « irrationalités » ne relèvent pas fondamentalement des individus ! Elles sont contingentes à un contexte social, et se présentent bien plus comme le produit de conditionnements sociaux que comme des caractéristiques propres aux individus. Selon ses mots :

« [L'importance des esprits animaux] ne signifie pas seulement que les crises et les dépressions peuvent atteindre une ampleur exagérée, mais encore que la prospérité économique est excessivement dépendante de l'existence d'une atmosphère politique et sociale qui agréé à l'homme d'affaires moyen. [...] Lorsqu'on examine les

*perspectives de l'investissement, il faut donc tenir compte des nerfs et des humeurs, des digestions même et des réactions au climat des personnes dont l'activité spontanée les gouverne en grande partie » (cité par Citton, 2009).*

De là, soit l'on s'attache à déployer une batterie d'indicateurs pour mesurer au mieux les traits d'humeur et soucis de digestion des investisseurs (logique du *Behavioural Economics*), soit l'on comprend que « l'économie des affects » est en prise directe avec une « atmosphère politique et sociale » trans-individuelle (Citton, 2009). Et il en va de même pour une prise en compte des émotions, de leurs déterminants et de leurs implications.

*Géographie et psychologie, la voie glissante de l'approvisionnement des sciences humaines et sociales*

Pendant longtemps, on symbolise l'inconnu sur les cartes géographiques par des monstres et des chimères. Puis apparaissent des cartes thématiques, et l'importance de la « valeur » des choses situées. Sur les bases de cette « valeur », et non seulement du monde comme « donné », se développe une géographie humaine. Dans ce sens aussi, on observe le rapprochement entre psychologie et géographie (*environmental psychology* aux Etats-Unis), qui interprète la manière dont les « donnés » de l'espace font sens.

Le psychologue rend compte des comportements humains « non réfléchis » (« la terre est ronde », c'est scientifique, pas intuitif). Or l'intuition se déploie à l'intérieur d'un univers de raison. Mais la référence à l'espace se fait par rapport à soi. La vision est centrée sur l'homme jusqu'à la renaissance et on assiste ensuite à un « détachement » par la raison (Descartes). Le rapport au monde, par rapport à soi, est dorénavant décentré et médiatisé par la raison. La psycho-géographie, elle, défend une approche phénoménologique (pensons à *La dimension cachée*, Edward T. Hall, 1966). Pour Hall, « L'impératif territorial » se traduit par une première « coquille » de 40cm environ autour de soi. La fameuse « dimension cachée » qui varie entre les méditerranéens et les scandinaves par exemple, sans qu'une échelle « rationnelle » puisse être nécessairement mise en avant. Mais cela relève-t-il de la psychologie ? Ou s'agit-il de constructions culturelles, produit de l'usage collectif ?

L'espace est un champ de valeurs dans lequel s'inscrit l'action de l'individu. D'où viennent ces « valeurs » ? On navigue entre un univers centré sur soi, et un univers relationnel. Les catégories qui s'appliquent à l'espace humain sont matérielles et immatérielles. Le psycho-géographe fait des cartes du sacré, de l'imaginaire, des rapports de force... Quelle différence avec la géographie culturelle et les déclinaisons de ses différentes approches ? Le *sense of place* développé par Yi-Fu Tuan est une construction sociale, individuellement incarnée, qui à la fois « est construite par » et « construit » les individus. Les mécanismes repérés comme « psychologiques » sont tout à fait étudiables sous la forme d'une socialisation de l'espace. La dérive passée du structuralisme ne doit pas nous précipiter dans le relativisme radical d'une certaine approche postmoderne. On a en outre connu la dérive *behavioriste* en géographie autour des années 1950 et 1960 : approche mécaniste qui postule une réponse immédiate aux stimuli de l'environnement, et si nécessaire, par un conditionnement du comportement vers une réponse immédiate « adaptée ».

Quant au rapport des individus à l'espace social, il faut s'interroger sur l'objet de notre recherche. Traite-t-on de groupes, d'acteurs ou d'individus ? Au risque « d'essentialiser » la recherche, fait-on de l'individu l'unité de base de la recherche ? Si oui, fait-on de son individualité (caractéristiques propres, ontologiques) l'unité de base ? Ou prend-on pour base son être relationnel / socialisé ? Il faut plus résolument s'inscrire dans cette deuxième assertion, à notre sens.

La psycho-géographie permet le décentrement intéressant de certains concepts (densité : rapport universel population / surface, auquel on peut préférer le « rayon propre » de l'être, qui permet une évaluation qualitative et située de la densité). Pour autant, l'usage de la psychologie est ici inutile est ne fait que fragmenter les approches. On peut tout à fait prendre en considération l'individualité dans le sens où elle est relationnelle et située, avec des outils existants de la géographie humaine (culturelle et sociale) et en suivant des approches constructivistes.

La définition d'un contexte, la « situation » des savoirs, de l'information, du chercheur... est une étape réflexive et critique fondamentale dans une approche constructiviste de l'espace social. Alors, pourquoi la psychologie ?

#### *Les émotions prises dans la dialectique individu - groupe*

Comme science sociale, la géographie raconte les logiques d'un milieu (au sens physique) socialisé, elle rend compte des structures socio-spatiales conférées au monde par la culture. Les individus en sont collectivement l'origine et le moyen, mais ils en sont aussi l'objet. Comment naviguer entre les effets de groupe et les individus ?

C'est dans un contexte, social et politique, historique et géographique, que s'inscrivent les comportements individuels. Sans les déterminer, ce contexte les conditionne. L'intérêt réside dans la manière dont l'individu (et ses comportements, ses actions, ses idées) :

- Fait sens dans un groupe (dans un système de référents, à un moment donné),
- Est façonné par le groupe (poids des structures, des déterminants macrosociologiques, des habitus) et
- Contribue à définir ce contexte (rôle des lanceurs d'alerte, par exemple, dans le domaine des risques ; ou des « paysans entrepreneurs »).

Pour nous, la clé de lecture réside dans un processus de construction qui tient compte de ces trois aspects. Les émotions, comme le goût pour l'opéra (Bourdieu, 1979) ou l'odorat (Corbin, 1982), sont construites et performatives (elles rendent compte d'une réalité tout comme elles contribuent à la façonner).

Peut-on conceptualiser ces relations complexes individu-société-espace ? Certainement, dans la mesure où tout un faisceau de relations dans l'espace se ramène à un ensemble de règles et d'attitudes communément admises (même si une partie de nos comportements n'y est pas réductible). Pour chaque relation, il faut chercher les traits communs caractéristiques qui s'y expriment et fondent l'identité d'une société.

Les émotions comptent parmi ces relations. Les individus et leurs émotions doivent être « ré-encadrés » (Polanyi, 1944) dans leur contexte social (signifiant au passage tout l'intérêt des sciences humaines et sociales, en lieu et place du seul alibi de la psychologie). Il ne faut pas dépolitiser les émotions ni les rendre triviales sous peine – irresponsable – de les dépolitiser. Appadurai et sa géographie de la colère (2007) nous montre tout l'intérêt non seulement de ne pas désincorporer / désincarner les émotions (ici la colère) pour comprendre des expériences singulières du singulières, mais encore de les situer dans leurs divers aspects sociaux et politiques pour en comprendre le sens, l'origine et la portée, bien au-delà des individualités étudiées.

Il y a du non-sens à isoler l'expérience (souvent tragique) des individus, et à les détacher d'autres déterminants qui participent précisément des expériences, des émotions, des risques... autant de construits qui, s'ils présentent une certaine réalité objective, n'en sont pas moins socialement, culturellement, politiquement, historiquement, géographiquement signifiés. C'est cette série de contingences qui fait le miel de l'approche des émotions par les sciences humaines et sociales.

## **2.2. Emotions comme objet d'étude en sciences humaines et sociales : Résultats, déterminants ou instruments ?**

Les émotions sont à la fois provoquées ou suscitées (dans un contexte et chez des individus définis) et ont des conséquences tout à fait matérielles au quotidien comme à plus long terme. La joie, la peur, l'espoir, l'optimisme... entraînent certaines décisions, pratiques ou prises de risque. On peut notamment penser à « l'optimisme comparatif » (Festinger, 1957) comme explication de l'exposition délibérée à un aléa dans le cas des vallées alpines susceptibles d'inondations (Schoeneich et Busset-Henchoz, 1998). Il est alors intéressant de s'intéresser aux déterminants et aux implications des sentiments, émotions, états d'esprit ou affects des individus.

Dans *Surveiller et punir*, Michel Foucault (1975) définit les principes de reproduction de sociétés disciplinaires comme une multiplication des milieux à l'autorité définie, cloisonnés et identifiés (école, armée, autres institutions...). Le passage à une société du contrôle dont les mécanismes plus immatériels rivalisent avec les dispositifs d'enfermement et de discipline est aussi largement documenté par Gilles Deleuze. Le contrôle des individus par le travail des consciences et par l'information passe par la bataille des idées, et notamment par une victoire – jamais définitive – des idées néoconservatrices, consommées dans le courant de la décennie 1970. Dans ce cadre, le poids du discours est fondamental (Foucault, 1971 ; Champagne, 1990), tout comme le travail des consciences (Wacquant, 2006), mais le recours aux émotions, et notamment à la peur, permet d'opérer une forme de contrôle des individus qui se passe d'enfermement. Le recours à la peur est une forme de biopouvoir dont la vie et ses différentes dimensions sont l'objet. Ainsi le pouvoir ne porte plus seulement sur des territoires (moyennant des ressources disciplinaires) mais aussi sur la vie des gens (orchestrant, par des stratégies de contrôle, une tutelle sur les individus et la production de l'espace social). Lorsque les « mots d'ordre » ne sont plus énoncés, c'est l'illusion de la liberté qui masque la reproduction de hiérarchies et de dominations non plus imposées mais véritablement incorporées. Les émotions



peuvent être un vecteur intime et puissant de cette substitution, de ce passage de la discipline au contrôle.

### *Deux grands courants dans la géographie des émotions*

Ces considérations sont reprises au sein de courants en géographie pour lesquels la matérialité n'est pas le seul ressort de l'espace social, et dans le cadre d'un chantier de re-matérialisation de la géographie culturelle (Latham et Mc Cormarck, 2004). Pour être intangible, la culture – et les émotions ! – n'en est pas moins très concrète. La matérialité n'est pas toute la réalité, et leur « facticité » (*facticity*) est à la fois matérielle et empreinte de valeurs (Pain et Smith, 2009).

Suivent deux développements dans les travaux de géographie des émotions (pour ces idées : Pain, 2009):

- Les relations entre individus sont définies en partie par des émotions, elles-mêmes toujours partie d'une constellation de déterminants individuels et collectifs. Les géographes sociaux ont montré que les émotions portaient la marque d'inégalités sociales et de rapports de force, et que la prise de conscience des émotions des / par les gens peut mener à l'action collective. Ainsi comprise, « l'émotivité » (*emotionality*) peut aider à prendre des distances avec la compréhension individuelle des peurs globales. La capacité d'action liée aux émotions et la remise en question éventuelle des rapports de pouvoir sont des points importants. Lorsqu'elles sont associées à une prise de conscience, les émotions peuvent être le vecteur de mobilisations collectives.

Les émotions sont « situées » et dynamiques. Elles sont contextuelles, relationnelles et multi-scalaires. Les lignes de manifestation (genre, culture, domination, pouvoir, goût...) des émotions sont préexistantes aux émotions. En outre :

- La géographie des affects offre la possibilité d'envisager un monde centré sur la réponse biologique, sur le stimulus et l'interaction. De quelles manières les émotions peuvent-elles entraîner l'action ? Les développements sur les usages (manipulation ?) des émotions sont ici importants (sur la peur, la haine, l'amour aux temps du... terrorisme). Les corps sont utilisés comme des vecteurs inconscients ou semi-conscients, vers une incorporation de rapports de force, de domination, de goûts, de genre... grâce aux émotions.

Mais gare à ne pas réduire les émotions aux affects, *i.e.* à la réaction, à l'immédiat. Il faut contextualiser et ne pas se perdre dans les sensations corporelles immédiates. Le recours aux référents « pré-cognitifs » rendent caduques une approche de construction sociale. C'est la dérive de l'essentialisation, de la naturalisation.

Pour ces géographes critiques et souvent féministes, à l'approche non-normative et émancipatrice, les pratiques de géographies sociale ou culturelle envisagent des individus socialisés. Mieux comprendre les géographies émotionnelles, c'est envisager une géographie du vécu qui ne cède pas au régime fractionné de la spécificité et de l'exceptionnel, mais qui rend compte des limites et déterminants sociaux dans lesquels se déploient les individus. C'est

reprendre plus sûrement, et en tout exercice démocratique, le contrôle sur son insertion dans l'espace social et pouvoir y intervenir.

De tels principes et nouveaux fronts de recherches sont consistants avec le « retour de Marx » en sciences humaines et sociales, parmi les chercheurs qui se revendiquent « radicaux ». Le retour d'une lecture marxiste de la réalité sociale s'opère de façon moins dogmatique en termes de catégories employées que dans les années 1970. Elle ne se limite pas à la seule matérialité historique (à l'infrastructure), mais accorde toute sa considération à la superstructure (à l'imaginaire, à la culture, au symbolique, aux émotions...). C'est ce qu'appelait déjà de ses vœux Castoriadis (1975) et que Di Mèo avait pleinement intégré un peu plus tard dans le processus de territorialisation par sa double réalité matérielle et idéelle (1991 ; Di Meo et Buléon, 2005). Le territoire, construit socio-spatial, consolidé par l'histoire, fondé comme un espace identifié, caractérisé par des pratiques et des représentations, fait écho aux notions d'infrastructure (matériel) et de superstructure (idéel). Le *cultural turn* est très ancré dans la réalité, raison de plus pour prendre en considération l'imaginaire des sociétés et des individus.

### 3. Aspects pratiques, méthodes, limites et perspectives

#### 3.1. Quels questions ou problématiques ?

En fonction de la problématique choisie, l'étude des émotions doit être articulée à cinq grands points afin de rendre compte de leurs conditionnements et de leurs implications :

- Le contexte,
- Les « déclencheurs » individuels et collectifs,
- Les « changements d'état dans le monde » (pas forcément « déclencheurs », mais changement de l'environnement),
- Les individus concernés,
- Les diverses conséquences.

Ces points relatifs aux émotions étudiées doivent pouvoir être renseignés. Dans une série de questions qui dépendent de ce que l'on cherche : Quels individus sont l'objet de quelles émotions ? Comment sont-elles suscitées, entretenues, refoulées (puisque l'émotion « spontanée » est exclue) ? Quelle est la « position » des individus dans l'espace et dans la société ? Quelles pratiques ou opinion entraînent-elles ? Quelles « formes » matérielles ou immatérielles prennent les émotions ? Quelles logiques socio-spatiales sont servies ou desservies (domination culturelle et ordre socio-spatial, contrôle territorial, adhésion, mobilisation...) ?

En définitive, dans quelles mesures les émotions affectent-elles des individus socialisés (ici et maintenant) ? *i.e.* Comment sont-elles construites et qu'est-ce qu'elles impliquent ? Comment peuvent-elles constituer des moteurs de l'action sociale et de la mobilisation politique, ou de la production territoriale ; mais aussi des instruments ou des moyens de contrôle très perméables aux aspects sociaux et relationnels (rapports de domination, hiérarchies sociales, dimension culturelle...) ? De là, l'émotion est-elle une forme d'imposition – par incorporation ? – de la domination ? Ou sert-elle des formes de résistance et d'émancipation ?

### 3.2. Aspects méthodologie

En termes pratiques, peut-être est-il bon de partir de situations qui nous intéressent ou nous interrogent, de nous pencher ensuite précisément sur les émotions, et trouver des mécanismes et des logiques de fonctionnement, des régularités ou des singularités. Quelques unes des étapes proposées se retrouvent dans l'approche de Bourke (2003) :

- Il faut pouvoir caractériser un contexte qui définit les conditionnements des émotions.

Caractérisation d'un ordre social et idéologique, d'un système culturel et des types d'interactions sociales, d'une distribution économique et symbolique des « positions » et des statuts.

- Il faut prendre en compte l'individu et les manifestations des émotions. Il faut capter les manifestations de l'émotion.

Capter l'individualité et les émotions oblige à changer d'échelle. Observation et ethnographie s'imposent, ou *focus-groups*. Au plus près des individus, on peut faire trois choses :

- Observer et évaluer,
  - Recueillir le témoignage (pratiquer des entretiens, faire faire de la cartographie mentale, faire tenir un journal de bord),
  - Mesurer l'émotion physiologiquement (tension artérielle, moiteur, excitation... mais il faut compter sur un appareillage technique compliqué ?!).
- Les liens de construction mutuels entre individus et groupe obligent à opérer des allers-retours incessants entre l'étude ethnographique, la captation de l'individu et de ses émotions d'une part ; et le contexte, les éléments structurant l'individualité d'autre part.

Il faut pouvoir relier une dimension structurante et la manifestation des individualités à travers les émotions. Quelles situations entraînent quelles émotions ? Systématiquement ? De façon marginale ? Pour ne pas rester au stade de l'observation ponctuelle contextualisée et essayer de gagner en généralisation, on peut penser à établir une grille du type :

- a) **Caractéristiques de l'individu** (statistiques d'éducation, d'âge, de revenu, de genre, de race... Quels critères utiles ?)
- b) **Stimulus** de l'émotion (associer une émotion à un déclencheur, ce qui paraît important, ce qui fait sens pour chacun, à quel moment, dans quelle situation, d'où vient le déclencheur, expliquer le fait qu'un même déclencheur se traduise différemment dans deux contextes différents...)
- c) **Manifestation et diffusion** de l'émotion (comment elle se traduit physiquement et mentalement : Ahmed, 2004). En quelles valeurs collectives consistent les ressorts des émotions? Quelles cordes font-ils vibrer ?

- d) **Implications / conséquences** dans l'espace social urbain (quelles conséquences matérielles et immatérielles : dans l'idée sur les autres, dans le rapport aux autres, dans des attitudes, dans l'idée sur les lieux, dans les pratiques des lieux). Pour cela, on peut « lire » un paysage, mais aussi étudier les modalités du discours, la production culturelle, ou encore repérer des pratiques...

Pour alimenter l'information de cette grille, outre le point a) dont l'information peut se présenter pour beaucoup sous forme statistique, l'observation et la mesure instrumentale ont été signalées. Pour le recueil de témoignages, on peut penser à établir des mesures ou entretiens sous la forme avant / après, ou « à chaud » :

- L'examen d'émotions « encastrées », nécessairement prises dans un faisceau de conditionnements, amène une quatrième phase, celle de la généralisation des « comportements individuels » et de la portée sociale d'émotions individuelles (car s'il y a un « contexte » aux émotions individuelles, y a-t-il des émotions collectives qui se différencient du contexte, d'une « ambiance », d'une « atmosphère » ?). L'émotion est individuelle, mais se transmet, se diffuse, dépend de déterminants collectifs... Il faut restituer sa dimension sociale et spatiale.

En dépouillant les grilles individuelles, au-delà des liens établis entre les émotions des individus et des conditionnements structurels, et en fonction du nombre d'individus de l'échantillon, on peut procéder à une étude qualitative ou statistique des liens entre émotions, individus et groupes.

Retrouve-t-on des récurrences d'un individu à l'autre ? Quels conditionnements produisent quelles émotions ? La récurrence est-elle significative ? Si oui, les comportements et émotions dépassent alors l'irréductibilité de l'individu pour devenir une caractéristique sociale. L'émotion n'est plus un résultat mais un déterminant.

## Bibliographie

- AHMED Sara, 2004, *The cultural politics of emotion*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- AKERLOF George A. et SHILLER Robert J., 2009, *Animal Spirits. How Human Psychology Drives the Economy, and Why it Matters for Global Capitalism*. Princeton: Princeton University Press.
- APPADURAI Arjun, 2007, *Géographie de la colère, la violence à l'âge de la globalisation*. Paris : Payot.
- BAILLY Antoine (Dir.), 2003, *Introduction à la géographie humaine*. Paris : Armand Colin.
- BECK Ulrich, 2003, *La société du risque. L'émergence d'une société nouvelle*. Paris : Flammarion.
- BOURKE Johanne, 2003, « Fear and anxiety. Writing about emotion in modern History », 111-133, dans *History workshop journal*, Issue 55.
- BOURDIEU Pierre, 1979, *La distinction*. Paris : Les Editions de Minuit.
- CASTORIADIS Cornélius, 1975, *L'institution imaginaire de la société*. Paris : Seuil.
- CHAMPAGNE Patrick, 1990, *Faire l'opinion*, Paris : Les Editions de Minuit.
- CITTON Yves, 2009, « La crise, Keynes et les « esprits animaux » Réanimer les esprits plutôt que relancer l'économie », dans *Revue internationale des livres et des idées*, n°12.
- CORBIN Alain, 1982, *Le miasme et la jonquille*. Paris : Flammarion.

- DARDEL Eric, 1990 [1952], *L'homme et la terre*. Paris : Editions du CTHS.
- DI MEO Guy, 1991, *L'homme, la société, l'espace*. Paris : Anthropos.
- DI MEO Guy et BULEON Pascal, 2005, *L'espace social*. Paris : Armand Colin.
- FERNANDEZ Fabrice, LEZE Samuel et MARCHE Hélène, 2008, *Le langage social des émotions. Etudes sur les rapports au corps et à la santé*. Paris: Anthropos.
- FESTINGER Léon, 1957, *A theory of cognitive dissonance*. Stanford: Stanford University Press.
- FOUCAULT Michel, 1975, *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard.
- FOUCAULT Michel, 1971, *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.
- FREMONT Armand, 1976, *La région, espace vécu*. Paris: Flammarion.
- KEYNES John Maynard, 1936, *The General Theory of Employment, Interest and Money*. Cambridge: Cambridge University Press.
- LATHAM Alan et Mc CORMACK Derek P., 2004, « Moving cities: rethinking the materialities of human geographies », 701-724, dans *Progress in Human Geography*, Vol. 28, n°6.
- LEWIS Oscar, 1965, *Los hijos de Sanchez. Autobiografía de una familia mexicana*. México: Joaquín Mortiz.
- PAIN Rachel, 2009, "Globalized fears? Towards an emotional geopolitics", 466-486, dans *Progress in human geography*, Vol. 33, n°4.
- PAIN Rachel et SMITH Susan J. (Dir.), 2009, *Fear: critical geopolitics and everyday life*. Burlington: Ashgate.
- POLANYI Karl, 1944, *The great transformation*. New York: Farrar and Rinehart.
- SCHOENEICH Philippe et BUSSET-HENCHOZ Mary-Claude, 1998, « La dissonance cognitive: facteur explicatif de l'accoutumance au risque: facteur explicatif de l'accoutumance au risque », 53-62, dans *Revue de géographie alpine*, Vol.86, n°2.
- TUAN Yi-Fu, 1979, *Landscapes of fear*. New York: Pantheon Books.
- TUAN Yi-Fu, 1974, *Topophilia: a study of environmental perception, attitudes, and values*. Englewood Cliffs: Prentice-Hall.
- TUDOR Andrew, 2003, "A (macro) sociology of fear?". 238-256, dans *The Sociological Review*, Vol. 51, n°2.
- TURNER Jonathan et STETS Jan, 2005, *Sociology of emotions*. Cambridge: Cambridge university press.
- WACQUANT Loïc, 2006, *Parias urbains, ghettos, banlieues, Etat*. Paris: La Découverte.
- WEBER Max, 1965, *The Theory of Social and Economic Organization*. New York: The Free Press.